

## DOUTEZ

Ce que j'espère aujourd'hui, c'est de ne pas vous apporter de réponse aux questions que vous vous posez, mais plutôt d'installer chez chacun de vous un réflexe, celui de douter, douter de tout ce qu'on vous a dit jusqu'à aujourd'hui, de tout ce qu'on vous redit continuellement et de tout ce qu'on vous dira à partir de maintenant. Et ça m'inclut.

En 1991, dans les Alpes juste au sud de la frontière Italie-Suisse, on a découvert, congelé au fond d'une crevasse, un cadavre presque intact âgé de 5000 ans. On l'a appelé « Ötzi », nom dérivé de la chaîne alpine où on l'a découvert.

On l'a examiné, radiographié, analysé, scanné et on s'est rendu compte qu'il était identique à nous : morphologie, physiologie, ontologie et, particulièrement, que son cerveau était identique au nôtre.

Je dis « son cerveau », mais en réalité, on en a trois, enveloppés l'un dans l'autre, reliés l'un à l'autre, communiquant constamment entre eux et agissant de façon concertée.

D'abord, le paléo-cortex, le « cerveau ancien ». Le même qu'ont les ovipares, poissons-reptiles-oiseaux. On l'appelle aussi *tronc cérébral*.

Il est responsable des programmes biologiques de base de la survie, les fonctions autonomes auto-régulées en permanence : température, respiration, rythme cardiaque, pression sanguine, niveaux hormonaux, faim & satiété, digestion, messages sensoriels, équilibre, rythme circadien de veille et de sommeil, réparation des blessures.

À l'instar de tous les animaux, l'évolution nous a aussi amené à développer, dans ce cerveau, un autre programme biologique : la

capacité de donner un sens aux événements malgré une quantité restreinte d'information et malgré l'impossibilité de vérifier toutes les hypothèses dans un temps utile, ceci afin de pouvoir quand même prendre rapidement la décision nous apparaissant la plus appropriée pour notre propre survie.

Encore aujourd'hui, qu'on soit un individu, un groupe, un media, un parti politique, une compagnie ou une association professionnelle, on donne toujours un sens à ce qu'on voit, ce qu'on entend, ce qu'on vit, à ce qu'on craint et à ce qu'on espère, comme on donne toujours un sens aux thèmes de nos colloques. C'est l'un des mécanismes de survie développé et conservé par notre espèce et toutes les autres espèces animales.

Il y a 5000 ans, quand on était en train de chasser le chevreuil pour permettre aux nôtres de survivre encore trois jours et qu'on entendait un craquement, on devait décider rapidement si c'était juste une petite branche qui venait de tomber, un ours qui s'en venait nous manger ou notre chevreuil qui était tout près. C'est notre capacité d'interpréter rapidement ce bruit-là, de lui *donner un sens* approprié malgré le manque d'indices, qui nous a permis de survivre.

En contre-partie, d'autres espèces ont pu survivre en se servant de ce programme chez leurs prédateurs pour leur échapper soit par le camouflage, la feinte, le mimétisme ou le trompe-l'oeil qui, en réalité ne trompe pas l'oeil, mais plutôt *le sens* donné à ce qui est vu.

Donner un sens pour pouvoir décider rapidement, est un mécanisme qu'on utilise encore régulièrement. Exemple : conducteur croisé sur la route.

Ötzi était encore un reptile et nous le sommes encore aussi.

Notre deuxième cerveau, c'est le néo-cortex animal . Il enveloppe le cerveau ancien, c'est notre cerveau de mammifère.

À ce niveau, les programmes biologiques ne sont pas seulement des régulateurs autonomes, ce sont des programmes qui nous fournissent à la fois une « aptitude » à accomplir certaines actions et aussi un « incitatif » à les accomplir.

Parmi ces programmes :

Le mammifère peut reconnaître son petit et il veut le reconnaître.

Le petit peut reconnaître son parent et il veut le reconnaître.

La présence de ce programme « pouvoir et vouloir » est plutôt évidente : un mammifère qui ne pourrait pas reconnaître son petit ne l'allaiterait pas ; un petit qui ne pourrait pas reconnaître sa mère ne la téterait pas. Mais ce serait insuffisant.

Ce qui a permis aux mammifères de survivre est non seulement que la mère peut allaiter et que le petit peut téter, mais aussi que la mère veut allaiter et son petit veut la téter.

D'autres programmes biologiques sont inscrits dans ce néo-cortex animal :

Ces programmes permettent au mammifère d'intégrer diverses stratégies de survie et l'incitent à les enseigner à son petit, et son petit est programmé pour pouvoir et pour vouloir les apprendre.

Le petit peut et veut imiter son parent et le parent veut que son petit l'imité. Il l'encourage dans ce sens.

Le petit apprend d'abord par imitation, puis par renforcements positif et négatif, ensuite par émulation avec ses pairs.

Cet usage de l'émulation vient d'autres programmes qui ont permis sa survie et qui sont inscrits dans son cerveau de mammifère : il est à la fois un individu et un être social.

Il vit en société, une société formée de ceux qu'il identifie comme les siens. Il se reconnaît en eux, eux se reconnaissent en lui.

C'est un lien rétroactif, vivant, qu'il peut et qu'il veut entretenir.

Ces programmes le rendent capable et désireux d'actions concertées avec les membres du groupe auquel il se sent appartenir.

C'est une société organisée.

Dans le groupe, l'individu en vient à connaître son rôle, son utilité, et le groupe lui reconnaît ce rôle et cette utilité. Cette confirmation mutuelle, c'est ce qui crée son sentiment d'appartenance et qui l'entretient.

En plus de lutter pour sa survie personnelle, l'individu lutte aussi pour la survie de son groupe. La force du groupe, c'est l'individu, la force de l'individu, c'est le groupe.

Cette force repose sur la cohésion, laquelle repose sur la communication constante, permanente, rétroactive entre les individus (dans les deux sens horizontaux) et à travers la hiérarchie du groupe (dans les deux sens verticaux).

Ce programme s'est installé par évolution dans le néo-cortex animal parce qu'il présentait un avantage autant pour la survie de l'individu que pour la survie de l'espèce et, comme mammifères, nous l'avons encore.

À ce stade de l'évolution de notre espèce, le sens que l'individu va donner aux événements est celui que ses parents lui apprennent et que son groupe d'appartenance lui confirment. La capacité de l'individu de donner un sens aux événements en situation d'information restreinte ne lui sert plus seulement à prendre rapidement la décision qu'il estime la plus appropriée pour sa survie, mais aussi la plus appropriée pour la survie de ses petits et de ses proches.

Le sens donné aux événements et aux comportements qu'un parent transmet à son petit agit sur l'aspect incitatif de son apprentissage. Le petit peut sauter, courir, mordre. Ce qui l'amènera à vouloir sauter, courir et mordre dans un but approprié

et de façon appropriée pour sa survie, découle du sens enseigné et renforcé positivement ou négativement par le parent. Ötzi est encore un mammifère social. Nous-autres aussi.

Le troisième cerveau, c'est le néo-cortex humain, qui enveloppe les deux autres, auquel il est relié. Les trois fonctionnent ensemble, ils échangent continuellement des informations et des rétroactions.

Le néo-cortex humain est responsable de nos programmes biologiques supérieurs : pensée formelle, représentation, symbolisation, conceptualisation, abstraction.

Ötzi maîtrise le langage, l'arithmétique de base, fait de la peinture, de la sculpture et de la musique. Dans plusieurs régions du monde, à la même époque, l'humain maîtrise également le langage écrit.

Ötzi est conscient de son identité. Il se sait à la fois semblable et différent. Le groupe lui confirme à la fois cette similarité et cette différence.

Son rôle et son utilité confirmés par les membres du groupe auquel il se sent appartenir développent chez lui son sentiment d'appartenance, de responsabilité et d'estime de soi.

Il a la conscience de soi, il peut s'appliquer à lui-même ce qu'il observe chez un autre, déduire, anticiper, imaginer, s'imaginer, distinguer la réalité concrète d'une réalité imaginée, virtuelle. C'est ce qui le rend, entre autres, capable de rire.

Grâce à son néo-cortex humain, il peut concevoir et fabriquer des outils, même des outils servant à faire d'autres outils. Il est capable d'évoquer de façon sélective le passé récent et le passé ancien transmis, et d'en intégrer les leçons dans le présent.

La raison pour laquelle notre espèce s'adapte plus rapidement que les autres est là. Toutes les espèces végétales ou animales existant sur notre planète se sont forcément adaptées, les autres ont disparu. Les espèces autres que la nôtre s'adaptent à la vitesse de l'évolution, c'est-à-dire à coup de modifications de l'environnement qui les amènent à utiliser leurs programmes pour adapter leur comportement, ce qui, lors de la reproduction, finit par entraîner chez-eux des modifications génétiques. Les programmes restent les mêmes, leurs applications évoluent.

Chez l'humain, l'adaptation peut se faire de façon beaucoup plus rapide. En plus de cette forme évolutive et génétique d'adaptation, on se transmet continuellement ce que ceux qui nous ont précédés ont découvert, ce que ceux qui nous entourent découvrent, on transmet aux autres ce qu'on découvre soi-même, ce qui fait que les apprentissages d'un seul individu profitent à tout le groupe et les apprentissages du groupe profitent à chaque individu.

Les programmes du néo-cortex humain d'Ötzi le rendent également aptes à imaginer plusieurs options possibles et à prévoir leurs conséquences probables, sans être obligé de les exécuter. Il peut aussi, à plus long terme, imaginer plusieurs avènements possibles, en choisir un et le planifier plutôt que simplement l'anticiper et le subir.

Ce choix d'un avenir plutôt qu'un autre est l'application du même programme originel qui l'a rendu apte à donner un sens aux événements pour pouvoir prendre rapidement la décision la plus susceptible d'assurer sa survie. Ce sens qu'il donne à ce qu'il vit, ce qu'il ressent, ce qu'il espère et ce qu'il craint, il est programmé pour pouvoir et vouloir le transmettre à son petit et son petit est programmé pour pouvoir et vouloir l'apprendre.

Le message d'avenir que l'humain transmet et enseigne à son petit dépend toujours de son présent.

Pour les Juifs opprimés, le message d'avenir à leurs enfants, c'était le Messie. Pour les esclaves, c'était la liberté; pour les révolutionnaires français, c'était l'égalité; pour les chômeurs de la crise de '29, c'était une *job steady pis un bon boss*; pour les conscrits du Vietnam, c'était *Peace and Love* .

Le message d'avenir que nous transmettons aujourd'hui à nos enfants dépend encore du sens que nous donnons à notre présent, de nos valeurs et de nos préoccupations, de nos croyances et de nos méfiances, de nos espoirs et de nos craintes, celles de la société à laquelle nous nous sentons appartenir mais aussi, individuellement, chacune les nôtres propres selon le sens que nous donnons personnellement au lien que nous avons avec cette société.

Il y a des rebelles, des délinquants et des anarchistes au sein de tous les groupes sociaux, qu'ils soient animaux ou humains.

La découverte d'artéfacts et de peintures rupestres d'il y a 20 000 ans dans les grottes de Lascaux et celles d'il y a 30 000 ans dans la grotte Chauvet, toutes deux situées dans le sud-ouest de la France, même si on n'y a pas découvert les restes d'individus intacts, nous indique que déjà à cette époque, on avait la même physiologie, les mêmes facultés cognitives, les mêmes aptitudes techniques et la même créativité artistique qu'aujourd'hui, le même « équipement » cérébral et les mêmes programmes.

Comme nous, Ötzi est un humain moderne et, comme lui, nous sommes encore des reptiles, des mammifères, avec des cerveaux de reptile et de mammifère agissant encore tous les deux de concert avec notre néo-cortex humain.

Je vous en donne un exemple.

Imaginez deux personnes, chacune dans sa voiture côte à côte dans le trafic. L'une en vacances, l'autre préoccupée par un rendez-vous qu'elle estime « vital ».

Si on y réfléchit bien, un rendez-vous est rarement vital.

En 2009, une personne bien nourrie et bien habillée, ayant une maison, de l'argent, un système de santé universel, des assurances et une pension assurée lorsqu'elle cessera de travailler, bien protégée dans une voiture confortable, n'est pas en situation « vitale », quelque soit le rendez-vous qui l'attend.

Mais le néo-cortex humain étant capable de pensée formelle, de représentation et d'abstraction, nous appliquons à des situations purement formelles notre très ancienne capacité de donner un sens aux événements pour prendre une décision appropriée. Notre paléo-cortex et notre néo-cortex animal étant incapables de pensée formelle vont, eux, y réagir comme ils le feraient dans une situation réellement « vitale ».

Nous avons donc deux personnes dans une situation objectivement identique : pognées dans le trafic. Cependant, par le sens respectif que lui donne chacune de ces deux personnes, on observera des variations physiologiques autorégulées complètement différentes :

-rythme cardiaque, tension artérielle, production hormonale, ondes cérébrales, sucs digestifs, sudation, etc- facilement mesurables, originant du paleo-cortex.

On observera aussi des comportements sociaux respectifs complètement différents :

-niveau de stress, d'agressivité, de convivialité ou d'hostilité, de désobéissance civile, de délinquance, etc- originant du neo-cortex animal.

On le constate : même si le rendez-vous a été pris par l'humain, le reptile et le mammifère sont aussi derrière le volant. Ce rendez-vous est perçu comme « vital » par les trois.



Depuis 30 000 ans, on a changé le monde qui nous entoure et ce monde nous a, en retour, changés lui aussi. Mais, comme on vient de le voir entre autres dans cet exemple, nos programmes biologiques sont, eux, restés les mêmes. Seules les applications ont changé.

À l'origine, l'humain se nourrit en chassant et en cueillant. Cela en fait un nomade se déplaçant selon les saisons et les migrations de ses proies. Puis sa capacité de cultiver et de domestiquer en font un sédentaire. Cette sédentarité et sa capacité d'organisation sociale entraînent à leur tour la création de villages, puis de villes.

Ses habiletés grandissantes, la transmission constante de celles-ci entre l'individu et le groupe, d'une génération à l'autre, et leur enrichissement continu par imitation, renforcement, émulation et adaptation font que, progressivement, sa survie requiert de moins en moins de temps et de moins en moins d'individus dans le groupe.

La main d'œuvre ainsi libérée permet la création de métiers spécifiques, la production de biens divers, non-essentiels à sa survie immédiate. Autour de la même époque, sa capacité de symbolisation entraîne la création de la monnaie, qui libère du troc et permet l'union de ressources pour une plus grande action concertée en vue de l'atteinte d'un objectif de moins en moins immédiat.

Cette main d'œuvre libérée de la survie immédiate et l'usage de la monnaie à des fins d'échange et d'investissement concerté permettent les explorations et les découvertes, les échanges commerciaux et culturels, lesquels, en rétro-action, entraînent des progrès technologiques constants, accélérés, dans tous les domaines : alimentaire, vestimentaire, médical, architectural, technique, scientifique, artistique, intellectuel, militaire.

L'organisation sociale se complexifie, l'organisation du travail aussi, la spécialisation crée la synergie pour une grande productivité. Et, avec la maîtrise d'autres sources d'énergie que la force animale ou humaine, arrive, il y a environ deux cents ans, l'ère industrielle, dans laquelle nous sommes encore.

Chacune de ces étapes a favorisé notre survie : les humains se comptent maintenant par milliards, ils sont généralement plus grands et ils ont généralement une plus grande espérance de vie.

On a cru longtemps que ce développement allait être en croissance perpétuelle, qu'on pouvait régler tous les problèmes par la technologie, l'inventivité, l'efficacité et la productivité de ce modèle industriel. C'est le sens que nous lui donnions. Mais il y a quelques années, on a été forcés de douter, forcés de se demander si un tel développement était durable.

Les ressources de notre planète sont limitées et même si la quasi-totalité de ces ressources sont renouvelables, la vitesse de leur renouvellement est limitée et, on le sait maintenant, insuffisante à pallier l'exploitation croissante que nous en faisons.

En plus de l'exploitation abusive des ressources de la planète, cet engrenage en accélération constante a aussi des impacts sur les programmes biologiques auto-régulés de l'individu: nutrition, sommeil, régénération musculaire et articulaire ; sur ses programmes auto-régulés de tension-relaxation ; sur l'entretien de ses liens conjugaux, familiaux et sociaux ; sur le sens donné à la valeur réelle ou purement symbolique d'un bien, sur le sens donné à un besoin réel ou créé par le modèle industriel, sur le sens « vital » donné à un rendez-vous ; des impacts qui, pour la première fois de l'évolution de notre espèce, sont en aussi rapide et en aussi intense dissonance

avec nos programmes biologiques inchangés, eux, depuis 30 000 ans.

Le modèle industriel repose sur la machine qui, une fois mise en marche, ne doit pas s'arrêter pour être rentable. L'humain utilisait l'outil pour sa survie, c'est maintenant la machine qui utilise l'humain pour assurer la survie d'un système reposant sur une consommation qui, non seulement ne doit pas s'arrêter elle non plus, mais être toujours en croissance.

« Ça va bien seulement si on consomme tout le temps plus, si le carnet de commande de la compagnie s'allonge tout le temps, si son chiffre d'affaires augmente tout le temps, si les cotes de la Bourse s'élèvent tout le temps. »

Nous doutons maintenant que ce modèle en soit un de développement durable pour la planète. Nous devons aussi douter et nous demander s'il est un modèle de développement durable pour l'humain.

Notre système économique qui exige une consommation ininterrompue et nos prouesses technologiques en perpétuelle évolution font que l'humain est aujourd'hui soumis à une demande constante, croissante, perpétuelle de productivité accrue et la manière que nous avons trouvée et instaurée pour devenir plus productif, c'est la standardisation et la spécialisation.

La spécialisation existait dans le temps d'Ötzi. C'était la responsabilité confiée à un individu d'arriver à un résultat déterminé, la façon d'y arriver étant laissée à son initiative. Celui-ci l'assumait à la fois pour entretenir son sentiment d'appartenance au groupe et pour confirmer, à ses yeux et aux yeux du groupe, son utilité, sa valeur et son identité.

Dans le modèle industriel, la spécialisation a une raison d'être différente. Elle est vue comme la meilleure façon d'alimenter une chaîne qui ne doit jamais s'arrêter.

Ce qu'on appelle aujourd'hui spécialisation, est en réalité de la robotisation. « Voici les standards à respecter, le protocole, tu l'appliques, sans penser, sans le remettre en question ». Amener son exécution au niveau du réflexe inconscient entraîne l'élévation maximale de la productivité essentielle à la survie du système.

Cet engrenage aliénant a également des impacts sur l'être social que nous sommes. *Individu social* ne signifie pas seulement « être avec d'autres ». Ce programme biologique repose sur la communication continue, rétroactive, dans les deux sens et dans les deux axes de la hiérarchie, entre les individus autonomes qui composent le groupe.

La force du groupe repose sur la cohésion, sur l'échange de perceptions, de réflexions et d'hypothèses, sur la transmission continue aux autres de ce qu'on découvre, sur un sens commun donné à l'action, sens commun résultant de l'adhésion autonome des individus à ce sens. La force du groupe, c'est l'individu.

Cette force repose aussi sur la formation, la consolidation et la réparation constante des liens qui créent le sentiment d'appartenance, la confirmation de son rôle, de son utilité, de sa valeur et de son identité. La force de l'individu, c'est le groupe.

Dans le modèle industriel, l'organisation du travail par la spécialisation privilégie plutôt le lien entre l'individu et sa tâche, une tâche la plus codifiée, standardisée, automatisée, la plus machinale possible. Machine, employé, produit et consommateur ne sont que des maillons anonymes d'une chaîne au coeur d'un système.

Cette dépendance, cette aliénation et cette déresponsabilisation de l'individu sont des exigences du modèle industriel. Les seules communications jugées productives sont celles exigées par la transmission hiérarchique de commandes spécifiques du haut vers le bas en vue d'augmenter la productivité. Des employés qui jasant entre eux du sens qu'ils donnent à ce qu'ils vivent, craignent et espèrent, c'est improductif.

Notre système de santé est calqué sur le modèle industriel, avec une chaîne de montage alimentée par des robots se consacrant le plus spécifiquement possible à des tâches exclusives, régies par des protocoles les plus codifiés possibles, parce que c'est ainsi qu'en industrie on augmente la productivité. Un patient est un assemblage d'organes dont l'un fonctionne mal et qu'on doit réparer rapidement. Ce système ne vise pas à réduire le temps que passe un patient dans la salle d'attente, il vise à réduire le temps qu'un médecin passe auprès de lui.

Quand la chaîne de montage s'engorge, on applique le même processus de solution de problème qu'on applique à l'industrie. Est-ce la chaîne ? Un des robots ? Un protocole ? On identifie ce qui fait défaut. On met au point un système de détection de celui-ci, des mesures de correction spécifiques, donnant des résultats les plus immédiats possibles en tenant compte du rendement sur investissement.

À la fruiterie où je vais, la caissière a une orthèse à l'avant-bras droit parce que, ainsi que son médecin le lui a expliqué, elle a un problème aux muscles et aux tendons de cet avant-bras. Elle le sait, elle peut vous expliquer pourquoi, elle l'accepte, c'est son sort, elle n'y peut rien. Elle n'en doute pas.

Doutez-en.

Elle a 29 ans. Son avant-bras est parfait : la preuve, il l'avertit par la douleur qu'il est sur-utilisé dans des tâches répétitives en dissonance avec ses programmes biologiques.

Le problème est dans le modèle d'organisation du travail de la fruiterie, modèle axé sur la productivité pour la survie du système, et non pour la survie de la caissière.

Le jour où une crise du système va faire baisser le chiffre d'affaires de la fruiterie, c'est elle qu'on va sacrifier. Elle le sait, elle peut vous expliquer pourquoi, elle l'accepte, c'est son sort, elle n'y peut rien. Elle n'en doute pas.

Doutez-en.

Elle est complètement déresponsabilisée et, pour que le système survive, elle doit le rester, qu'il s'agisse du système médical, du système économique ou du système social : les trois sont calqués sur le même modèle industriel.

Ce sens aliéné et aliénant qu'elle donne à ce qu'elle est devenue, elle le transmet à son petit. Elle est programmée pour le faire depuis qu'elle est un reptile.

Elle ne lui enseigne pas que c'est à lui de donner un sens à ce qu'il voit pour décider s'il peut traverser la rue. « Tu peux traverser, maman a regardé. »

Le système agit sur son petit dans le même sens déresponsabilisant. « À quelle condition peut-il traverser la rue? Que les clignotants de l'autobus scolaire soient en fonction. » Pendant 12 ans d'affilée.

Il finit par le croire, tout comme il peut vous expliquer que, s'il tombe à vélo, c'est parce qu'il n'a pas de casque. Il n'en doute pas.

Ses parents pensent eux-mêmes que c'est l'absence de barrières extensibles qui cause les chutes dans un escalier et que c'est l'absence de caches-prises de courant en plastique qui cause les électrocutions.

Ils pensent aussi que ce sont les ponts qui causent les suicides, que c'est parce que leur arme n'est pas enregistrée que les fous

assassinent les innocents et que quand un conducteur inexpérimenté au volant d'un autobus mal inspecté, tue 46 personnes à Saint-Joseph-de-la-Rive, c'est la faute de la côte.

Quand leur propre véhicule dérape, prend le champ ou emboutit le véhicule en avant du leur, ce n'est jamais parce qu'eux-mêmes roulaient trop vite ou qu'ils étaient distraits ou qu'ils suivaient de trop près, « c'est la faute de la chaussée glissante, ou de la brume, ou des feux mal synchronisés, ou des gros camions maintenant trop nombreux ». Le chroniqueur de circulation à la radio le redit constamment.

L'individu n'est plus responsable de lui-même. Sa survie, son bonheur, sa santé, son sentiment d'appartenance, son rôle, son utilité, sa valeur, son estime de soi, le sens qu'il donne à ce qu'il voit, ce qu'il vit, ce qu'il craint et ce qu'il espère dépendent du système sans lequel il n'est rien. C'est ce qu'il transmet à son petit.

La capacité de donner soi-même un sens à ce que l'on vit, est un programme biologique qui a assuré la survie de tous les animaux. Pouvoir et vouloir transmettre ce sens à nos petits est un programme biologique qui a assuré la survie de tous les mammifères jusqu'à maintenant.

Le système que nous avons mis en place depuis l'avènement de l'ère industrielle a un impact sur ce programme biologique et il a un impact sur le lien programmé qui lie le parent humain à son petit et le petit à son parent.

Son petit est programmé pour pouvoir apprendre.  
Il est aussi programmé pour vouloir apprendre.  
Pour pouvoir s'exécuter avec succès, ce programme « vouloir apprendre » requiert :  
-que le parent veuille et puisse reconnaître son petit

- que le petit veuille et puisse reconnaître son parent
  - que le parent veuille que son petit lui ressemble
  - que le petit veuille imiter son parent
  - que le parent donne un sens aux événements qui l'entourent pour pouvoir ensuite donner un sens aux comportements qu'il observe chez son petit et les renforcer positivement ou négativement.
  - que le petit veuille donner le même sens que son parent aux événements qui l'entourent.
  - que le lien d'identité et d'appartenance mutuelle soit maintenu entre eux durant tout ce processus.
  - que l'émulation qui suivra maintienne et renforce le lien d'identité et d'appartenance au groupe.
  - que le sentiment d'appartenance, la perception de son rôle, de son utilité sociale et l'estime de soi qui en résulteront soient confirmés par la cohérence entre tout ce qui précède.
- Plus grand est le nombre des paramètres respectés dans cette liste, plus le programme « vouloir apprendre » s'exécutera facilement.

À notre époque et dans notre société, le système oblige les parents à envoyer leurs petits à l'école, une école qui, à l'instar de notre système de santé, est également calquée sur le modèle industriel : standardisation et spécialisation.

À la base, l'idée d'inventer l'école n'est pas folle. Tous les métiers, toutes les spécialisations et les standardisations apparues lorsque la survie de l'humain a requis moins de temps et moins de monde, ont effectivement favorisé la survie de notre espèce.

De plus, si celui qui remplace le parent auprès de l'enfant présente aux yeux de celui-ci des caractéristiques suffisamment semblables pour que les programmes « pouvoir apprendre et



vouloir apprendre » puissent s'exécuter comme ils le feraient avec le vrai parent, la survie de l'individu et de l'espèce est préservée.

Notre système d'éducation étant calqué sur le modèle industriel, l'organisation du travail y repose sur la standardisation (programmes, groupes, évaluation) et sur la spécialisation de ceux qui y travaillent. Ils ont suivi une formation spécifique à leur spécialité, leurs horaires et leurs affectations privilégient le lien entre l'individu et sa tâche en vue d'une meilleure productivité.

Voyons dans un premier temps ce que ça entraîne pour les petits humains qu'on y accueille et, dans un deuxième temps, pour les adultes qui y travaillent.

Quand un enfant n'apprend pas selon les standards établis par le système, on a beaucoup agi jusqu'à maintenant comme on le fait dans le modèle industriel : « c'est quoi qui fait défaut? »

Un élève est un assemblage de facultés intellectuelles et lorsqu'une d'entre elles fonctionne mal, elle doit être réparée par le spécialiste approprié (orthopédagogue, orthophoniste, psy, travailleur social, etc.)

Quand la chaîne de montage s'engorge ou qu'elle produit trop de rappels :

Est-ce la chaîne ? (le nombre d'élèves, la constitution des groupes)

Un robot ? (la formation des profs, un intervenant manquant)

Un protocole ? (le programme, la didactique, ses objectifs)

Un défaut dans la matière première ? (l'enfant : retard intellectuel, trouble d'apprentissage, de comportement, d'adaptation).

On recherche un défaut. On met au point un système de détection de celui-ci, on va voir ce qui se fait ailleurs, on l'essaye, on décrète des mesures de correction spécifiques appliquées par des spécialistes, pour obtenir des résultats les plus immédiats possibles en tenant compte du rendement sur investissement.

Si ça ne fonctionne pas, on se redemande : « C'est quoi qui fait défaut dans ce qu'on a fait »? Et ça repart.

« L'enfant ne peut pas apprendre » est le sens que nous donnons présentement au fait qu'il n'apprend pas .

Mettons ce sens en doute et demandons-nous plutôt si la cause du problème ne relèverait pas plutôt du « vouloir apprendre ».

Pour apprendre, l'enfant doit pouvoir et vouloir apprendre, c'est ainsi que l'évolution a programmé tous les mammifères.

Des questions à se poser :

-Le petit reconnaît-il son parent dans la personne qui, à l'école, en est le substitut?

-Le petit veut-il l'imiter, lui ressembler?

-Le petit sent-il que cette personne veut que l'enfant lui ressemble?

-Le petit sent-il chez cette personne le sens qu'elle donne aux événements qui l'entoure ou cette personne s'abstient-elle plutôt de livrer le sens qu'elle donne aux événements?

-Aux yeux du petit, le sens donné aux événements par le substitut est-il cohérent avec le sens que le parent lui donne?

-S'il y a cohérence au chapitre du sens, y a-t-il aussi cohérence au chapitre des renforcements positifs et négatifs confirmant ce sens?

-La nature, la durée, la fréquence de la relation entre le petit et le substitut du parent favorisent-elle le lien d'identité et d'appartenance mutuels entre les deux?

-Existe-t-il une émulation et, si oui, est-elle appropriée?

-L'organisation temporelle, géographique, physique favorise-t-elle le sentiment d'appartenance de l'enfant (à son groupe, à son matériel, à son local, à son école?) Favorise-t-elle chez-lui la perception de son rôle? De son utilité? De sa valeur? De son estime de soi?

-Le « vouloir apprendre » est directement relié à la cohérence entre tous ces paramètres, particulièrement le sens et le lien. Sont-ils en cohérence?

Traduit en questions plus directes :

-Le parent sent-il qu'il a une relation avec une personne ou qu'il est dépendant d'un système?

-S'il a une relation avec une personne, voit-il celle-ci comme son substitut?

-Sent-il chez ce substitut un désir de cohérence? La nécessité de cette cohérence?

-Trouve-t-il que ce substitut lui ressemble? Sent-il chez ce substitut qu'il donne un sens aux événements? Que ce sens est le sien ou celui du système? Qu'ils donnent tous deux le même sens aux événements? Que les comportements qu'ils renforcent positivement ou négativement sont respectivement les mêmes?

-Compte-tenu de l'importance du lien et de la qualité de celui-ci dans le « vouloir apprendre », quand un enfant n'apprend pas, vaut-il mieux multiplier les intervenants ou diminuer le nombre de substituts?

-Le groupe est-il constitué d'enfants avec lesquels l'émulation du petit est possible? Regrouper des enfants au profil très différent, au niveau très différent, au rythme très différent sur le plan de l'apprentissage favorise-t-elle cette émulation, la perception de son rôle, de sa valeur, de sa responsabilité, son sentiment d'appartenance, son estime de soi?

Jetons maintenant un oeil sur ce que l'organisation du travail reposant sur la spécialisation entraîne chez ceux qui y travaillent.

-Cette spécialisation laisse-t-elle place à l'initiative de l'individu ou est-il sous la totale dépendance de standards et de protocoles imposés et qu'il ne peut remettre en question ?

- Cette spécialisation permet-elle des échanges cohésifs et significatifs entre les individus intervenant auprès d'un même enfant ou les empêche-t-elle ?
- Permet-elle de l'expérimentation personnelle ? des découvertes personnelles ? Permet-elle l'échange de perceptions, de réflexions et d'hypothèses ? Permet-elle cet échange dans les deux sens et, hiérarchiquement, dans les deux axes ?
- Favorise-t-elle le sentiment d'appartenance de l'individu au groupe dont il fait partie ou lui renvoie-t-elle l'image d'une composante anonyme d'un système qu'il est payé pour servir ?
- Favorise-t-elle son sentiment d'utilité dans son rôle ? Du respect de sa valeur dans l'action concertée ?
- Lui fait-elle sentir que la force du groupe repose sur lui, sur son apport personnel ?
- Le sens de l'action concertée du groupe est-il la mise en commun volontaire du sens que chacun y donne ?

Comme pour le « vouloir apprendre » chez l'enfant, le « vouloir s'impliquer » d'un individu dans le groupe et dans l'atteinte de ses objectifs reposent sur ces paramètres, particulièrement le sens et le lien.

Quelques observations :

-« C'pas ma job » signifie « ce n'est pas mon groupe d'appartenance » ou « ce n'est pas le sens que je donne. »

-La solution trouvée ailleurs par la direction et imposée à un groupe, a toujours été élaborée par un groupe qui, de façon autonome, a mis en commun ses propres ressources plutôt que d'attendre de la direction qu'elle lui impose une solution trouvée ailleurs.

-Favoriser l'autonomie et la communication, favorise la créativité et la responsabilisation, la cohésion du groupe et l'épanouissement des individus.

-Si la communication du haut vers le bas de la hiérarchie favorise la prise rapide de décision mais bloque la rétroaction du bas vers le haut, elle tue l'autonomie et la responsabilisation. Le groupe se prive alors de la force des individus.

-Le rôle de chef n'en est qu'un parmi d'autres.

Les problèmes de comportement, d'apprentissage et de décrochage plus élevé chez les garçons vient peut-être d'un système bâti sur le modèle industriel qui, depuis 200 ans, a aliéné d'abord les pères, avec toutes les incidences que cette aliénation a pu avoir sur la perception de leur rôle, de leur utilité, de leur valeur, de leur estime de soi, de leur identité et le sentiment de leur emprise –ou de la perte de cette emprise- sur le sens qu'ils donnent à ce qu'ils vivent.

La culture est une dimension identitaire multi-facettes : une langue, des formes d'expressions, des codes vestimentaires, juridiques, sociaux, économiques, alimentaires, des rites. Quand on émigre, on transporte avec soi-même ceux dont le sens nous apparaît essentiel et on transmet ce sens à ses propres enfants. Si ce sens entre en contradiction avec le sens que donne le groupe dans lequel on vient d'immigrer, le « vouloir apprendre » en souffre.

Le sport est parfois la seule occasion d'émulation, la seule possibilité pour certains enfants, d'être bon dans au moins une chose. Si l'école ne lui fournit pas la possibilité de combler ce besoin, on risque que le jeune cherche le moyen de le faire ailleurs et autrement.

Il se trouve un autre groupe d'appartenance, une autre sorte d'équipe, qui pratique une autre sorte de sport : le gang de rue. Y a toute : un capitaine, un entraîneur, un uniforme, un équipement, des règlements, une ligue, avec des niveaux débutant, intermédiaire et adulte. Il y a de la compétition contre d'autres équipes, un territoire à conquérir et à défendre. Des objectifs personnels, des trophées quand il joue bien, des idoles, il y a même un plan de carrière s'il veut devenir professionnel.

Dans la plupart des pays, on trouve ce phénomène plus marqué chez les garçons et plus marqué aussi chez les garçons fils d'immigrants, c'est à dire, fils d'hommes déracinés de leur propre groupe d'appartenance, privé d'un rôle utile dans leur nouveau milieu, dépouillé de leur identité.

Mais doutez-en.

Pierre Légaré  
Québec, 25 mars 2009